

INSERCTIONS  
S'adresser au bureau du journal à 10  
heures du matin à 10 heures du soir.

Tout le correspondant devra être di-  
recteur.

Les manuscrits ne sont pas rendus.  
Le téléphone national «La Coopération»  
n° 442.

# UNION FRANÇAISE

## JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR : G. BORON DUBARD

REDACTION ET ADMINISTRATION, GALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

### ABONNEMENTS

	Monier	Campa
Un mois.....	\$ 1,00	1,20
Trois.....	3,00	3,60
Six.....	5,50	6,50
Un an.....	10,00	12,00

Numéro du jour..... \$ 0,08  
ancien..... 0,10

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et  
du 15 de chaque mois.

### Questions qui resteront sans réponse

Il y a des gens vraiment bien exis-  
tants et des curiosités bien insatis-  
faisantes. Rien ne les contente et ils vou-  
draient, pour le prix, assez modique  
aujourd'hui, de leur abonnement à un  
journal, que la presse pénétrât et vi-  
vât pour les leur livrer les secrets les  
plus sacrés des dieux les plus graves.  
Jugez-en plutôt par les spécimens  
que voici.

Un souscripteur—que le ciel nous  
conserve gros, gras et bien payant!  
nous écrit pour nous demander, sur  
quel quelconque peu comminatoire,  
que fait M. Vidiella «des 15.000  
pages qui devraient être consacrées  
à l'amortissement mensuel du  
«Journal national»?

On n'est vraiment pas plus indis-  
cret.

Et comment donner satisfaction à  
cette curiosité qui a tout l'air d'être  
légitime?

On nous a bien conté naguère que  
le gouvernement de M. Varela  
n'avait pas le papier nationaliste et que  
ses succès n'en fut pas grand. Nous cro-  
yons bien savoir aussi que, sous La-  
zar, on fit de louables efforts pour  
arrêter la circulation des malencon-  
teurs chiffons de papier et qu'une  
somme de 15.000 piastres ou était men-  
suellement employée à cette œuvre  
de salubrité publique.

Plus tard, il paraît que M. Jules Her-  
era trouva gênant pour Obés cette  
application de fonds, les soumission-  
naires faisant défaut et le rembourse-  
ment au pair ne faisant point compte  
du Trésor Public.

Déjà... plus rien. Il y a pour-  
tant d'honnêtes porteurs du fameux  
papier qui ne demanderaient pas  
autre chose que de s'en débarrasser. Ils  
même, nous dit-on, adressé une  
 pétition en ce sens aux Pouvoirs Pu-  
blics, mais personne ne leur répondit.  
C'est bien là-haut d'autres pates à pé-  
ter ou d'autres ponts à s'allouer.

Et d'un!  
Non moins indiscrets sont les «em-  
pêchés» c'est-à-dire qu'ils se présentent  
à nous comme nous demandant «ce  
qu'on fait de la Dette flottante» dont le  
règlement est à la Chambre depuis déjà  
plusieurs paires de mois.

C'est qu'on en fait, bonnes gens, ne le  
doutez pas? On l'a augmentée, et on  
l'a diminuée pour que des compères bien  
amusés aient le temps de mettre le  
pippin, à vil prix, sur des «liquidations»  
qu'ils encaisseront au pair quand le  
tour aura été joué. Du guerre las et  
de faire pressés, combien ont donné  
à leur sac de blé pour un grain de  
millet!

Il y a pourtant quelques honnêtes  
gens à la Chambre, même depuis que  
Picardo s'en est séparé. Qu'y  
font-ils? Et comment veulent-ils qu'on  
continue à les estimer si, par longan-  
imité, par timidité ou par sottise, ils  
laissent rouler ainsi les pauvres dia-  
bles qu'ils sont censés représenter!

### JULES MARY

### LA JOLIE BOITEUSE

### PREMIERE PARTIE

### Les Huguettes d'une Héritière

Le général de Ribemont, son cou-  
sin, avait été plus d'une fois à ce su-  
jet, lui avait même fourni, à plusieurs  
reprises, de brillantes occasions, mais  
il n'avait rien fait.

Le jeune homme avait constam-  
ment refusé, s'était même, à chaque  
fois, esquivé avec une sorte de sau-  
verie.

Il avait une fierté indomptable et il  
refusait continuellement, sur la crête de  
la Haute-Manise, où s'élevait le donjon  
de ses ancêtres, son existence solitaire  
et désolée, plutôt que de passer un  
jour pour avoir cherché dans un ma-  
riage avec une fille riche, la conclu-  
sion, non pas d'une alliance désirée  
par son cœur, mais d'un marché qui  
lui apportait de la fortune.

Misérable il était... misérable il  
était mieux rester.  
Ses quelques rentes, en lui conser-  
vant sa liberté le faisaient riche.  
Le rendez-vous de chasse du fribus-  
ter Chambarand était une jolie mai-

sonnée sa vie. Et pourtant il y a bien  
sinon en théorie, du moins dans la pra-  
tique, deux morales; il suffit de parcou-  
rir les mémoires sur le premier Empi-  
re aujourd'hui si fort à la mode pour  
se convaincre qu'il existait réellement  
alors deux morales, une à l'usage des  
civils et une autre dont les militaires  
s'accoutumaient à merveille. Celle-  
ci fort large et très flottante. Ces héros  
qui ignoraient la peur, n'étaient guère  
plus familiers avec les scrupules de la  
conscience. Ils s'affranchirent des pré-  
jugés d'un autre âge, et ce fut Bonaparte  
qui les y poussa.

On connaît sa fameuse proclama-  
tion à l'armée d'Italie: «Soldats, vous  
êtes mal nourris; on nous doit beau-  
coup, on ne peut rien nous donner...  
Je viens vous conduire dans les plus  
fertiles plaines du monde. De riches  
provinces, de grandes villes seront  
en notre pouvoir et là vous aurez ri-  
chesses, honneur et gloire.» Ils eu-  
rent tout cela et prirent tout en bloc.  
Cette proclamation fut leur Evan-  
gile.

Après les batailles heureuses dont  
un royaume est le prix, lorsqu'une pro-  
vince ou une ville est conquise, le len-  
demain d'une foudroyante victoire, ce  
ne sont pas seulement les grades, les  
armes d'honneur que les chefs distri-  
buent aux officiers et aux soldats,  
mais aussi, pour parler comme le gé-  
néral Thiébaut, des «gratifications».

Les battus, comme il convient, payent  
l'amende, et ce sont, sous forme de  
contributions de guerre, de grosses,  
de très grosses amendes, immédiate-  
ment partagées entre les vainqueurs.

Ces largesses sont naturellement en  
rapport avec le grade, car la hiérarchie  
ne perd jamais ses droits, et nous sa-  
vons fort exactement, par le témoi-  
gnage de ce même Thiébaut, quel  
était le tarif en vigueur à l'armée d'Ita-  
lie: chef de bataillon, 2.000 fr.; chef  
de brigade, 6.000 fr.; adjudant gé-  
néral, 12.000 fr.; général de brigade,  
20.000 ou 30.000 fr.; général de divi-  
sion, 40.000. Le tout fait un formida-  
ble total et pourtant les plus favorisés  
eux-mêmes trouvent ces gratifications  
inférieures à leurs mérites, sa plai-  
gnent et crient presque à la spoliation.

Avant reçu, pour sa part, 30.000 fr.  
après la conquête de Naples, Thié-  
baut ne les dissipa point et, rentré en  
France, acheta des terres. Plus tard,  
le lendemain d'une autre distribution,  
il ordonna d'une galerie de ta-  
bleaux, couvra sa femme de bijoux et  
augmenta son train de maison.

A côté de lui, le général Poinot, —  
si digne du nom qu'il porte, — ne pro-  
cédait pas autrement. «Lorsque, dit-il,  
je reçois mes lettres de service pour  
une campagne active, j'achète une pro-  
priété que ma campagne est destinée à  
payer.

Siôt des conquêtes faites, j'obtiens  
un commandement et, la tranquillité  
un peu rétablie, je fais venir ma fem-  
me; puis, dès que j'ai réuni la somme  
nécessaire pour acquitter la dette que  
j'ai hypothéquée sur la guerre, Mme  
Poinot part pour effectuer elle-même  
les paiements, liquider ma nouvelle  
propriété et parfois l'agrandir.» Et rien  
ne semble plus naturel à ces braves  
soldats. Ils ne voient dans la guerre  
qu'une sorte d'entreprise, à la fois  
glorieuse et commerciale, dont les  
bénéfices doivent compenser les pé-  
rils. Ce mélange de gloire et de gain  
ne les importune pas le moins du  
monde. Ils entendent qu'on joigne  
aux lauriers quelque chose de plus

substantiel et quelques-uns vont si  
loin que Napoléon se voit contraint  
de faire un exemple aux dépens de  
Masséna, le moins scrupuleux et le  
plus insatiable de tous.

Puis, comme il advient assez ordi-  
nairement, l'appât s'aiguise et tourne  
à la fringale. Tout semble permis et  
les derniers scrupules s'évanouissent,  
tout paraît acceptable et, dans une lar-  
ge mesure, honorable. Comme le per-  
sonnage de la comédie, notre Thié-  
baut en arrive à rechercher ce bon  
coup qui vous dispense des autres. Dé-  
jà chancelante, sa morale achève de  
s'écrouler et la flamme vacillante de sa  
conscience s'éteint.

C'est à Lisbonne que cet accident lui  
arrive.  
De concert avec le payeur général  
Thonnellier, il combine une opération  
superbe. Le papier-monnaie en cir-  
culation dans le Portugal représente  
un chiffre de 200 millions et, dans ces  
temps troublés, il ne faudra que bien  
peu de chose pour transformer ces  
valeurs, jusque-là excellentes, en chiff-  
ons. Il suffira d'ébranler la confian-  
ce publique, d'alarmer les porteurs,  
de susciter une panique, et ils tombe-  
ront à rien. C'est, pour les deux as-  
sociés, un jeu d'enfant. Ils vont trou-  
ver le général en chef Junot et sollici-  
tent de lui un bout de décret fermant  
à ces billets toutes les caisses publi-  
ques.

Moyennant quoi, ils pourront ra-  
masser pour une somme dérisoire  
cent millions de ces valeurs. Puis, un  
nouveau décret annulant l'ancien, le  
papier remonte au pair, ils revendent,  
encaissent 60 millions, en donnent 30  
au principal complice et se partagent  
le reste. Junot refuse. Thonnellier  
s'étonne et Thiébaut s'indigne: «Un si  
beau coup! Et si facile! Il ne s'expli-  
que point cette inexplicable pudeur.

Cette façon de comprendre la guerre  
et la morale n'a pas survécu, dans  
notre armée, aux temps héroïques et  
nous trouvons dans les mémoires du  
général du Barrail la contre-partie du  
coup de Bourse de Lisbonne.

La scène se passe à Mexico, pendant  
l'expédition, et le général du Barrail  
reçoit un jour la visite d'un de ses  
amis qui occupait une haute situation  
financière. Ce dernier lui dit à brûle-  
pourpoint: «Si j'étais à votre place, j'achè-  
terais demain des Pagarés» (bons  
chèques sur Miramon et tombés dans le  
désordre le plus absolu). Un peu sur-  
pris le général répond: «Pourquoi faire?»  
D'abord, je n'ai pas d'argent à aventu-  
rer. Je suis soldat, et un soldat ne doit  
jouer que sa peau. — Soit! mais vous  
le regretterez.

Et le général ajoute: «Le lendemain,  
un avis paraissait dans le «Journal  
officiel» déclarant que le nouveau  
gouvernement reconnaissait toutes  
les dettes de la République, et les Pa-  
garés montaient comme une soupe au  
lait. Quelques jours après, nouvel avis  
dans le même journal apprenant au  
public qu'un s'était mépris sur le sens  
de la note précédente et qu'en aucun  
cas il ne pouvait être question des Pa-  
garés, vu que les Pagarés n'étaient pas  
garantis par aucun contrat valable. Et  
les Pagarés de retomber comme une  
autre vidée.

Evidemment, il s'était rencontré au  
Mexique un autre Thonnellier pour  
machiner ce beau coup et il n'avait  
pas éprouvé la résistance inflexible  
d'un Junot. Cette fois, c'est la mor-  
ale des civils qui chancelle et tombe;  
celle du soldat demeure ferme, entiè-  
re.

Oui, la pauvre enfant, tout de suite  
elle eut peur.  
— Que veulent-ils faire de moi? se  
demandait-elle dans la nuit qui suivit  
son arrivée... Voulent-ils donc me  
tuer?... Saurai-je me défendre contre  
eux?

C'est qu'en effet, ce pays perdu sem-  
blait fait pour un crime...  
La justice des hommes, s'arrêtant  
aux mystérieuses arcanes de la forêt,  
paraissait ne point aller jusque-là...  
A la fin, elle se tranquillisa, et le  
lendemain, avec le soleil qui pénétra  
dans sa chambre et les chants des oi-  
seaux qui emplissaient le jardin, elle  
eut comme un rayon de gaieté qui  
ferma les blessures de son âme.

Et le regard errant dans les arbres,  
les narines ouvertes aux senteurs for-  
estières, elle sentit que des larmes  
lui venaient aux yeux...  
Son cœur était gonflé... s'épan-  
chait...

Et elle eut le cri de toutes les vier-  
ges que trouble dans leur innocence  
les premières effusions du prin-  
temps, ce cri des âmes qui ne connais-  
sent pas l'affection et s'attachent à ce  
qu'elles approchent, ce cri, qui s'a-  
dressait aussi bien aux arbres en leur  
drossant proutiniers qu'aux oiseaux  
qui faisaient leurs nids et aux fleurs  
d'avril qui ouvraient leurs calices  
chargés de rosée, ce cri d'une tendre  
que personne ne pouvait recueillir:  
— Mon Dieu, que je vous aime!

Et depuis une heure elle était à la  
fenêtre, tout émue par la grandeur du

spectacle qu'elle avait devant elle,  
lorsqu'elle entendit, au fond du bois,  
cinq ou six chiens qui chassaient et  
semblaient se rapprocher.

Elle portait alors son attention vers  
la partie de la forêt d'où venait le cri  
de la meute. Celle-ci était loin encore  
mais après quelques minutes il devint  
évident qu'elle prenait la direction de  
la maison et descendait la vallée. Les  
chiens chassaient un sanglier qu'ils  
avaient lancé le matin, à la pointe du  
jour, dans le fond d'Arreux, à deux ou  
trois kilomètres d'Apremont, et qu'ils  
ramenaient seulement. Le sanglier  
avait été tiré et blessé, et faisait tête  
aux chiens. Il se fit battre pendant une  
demi-heure dans une haute futaie gar-  
nie de broussailles et de ronces impé-  
nétrables, puis déboucha sur le triot sté-  
rile de la fontaine Froide, qu'il traversa  
dans un effort désespéré, et entra sous  
bois, affolé, à cent mètres de la grille  
du jardin de Chambarand.

Céleste l'avait vu, suivi par les  
chiens qui le harcelaient. Elle pouvait,  
de sa fenêtre et sans se déranger, ne  
rien perdre de toutes les péripéties  
d'une chasse qui touchait à sa fin.

A peine le sanglier et les chiens—  
quatre grands griffons des Ardennes,  
blanc et orange, à poil dur, fortement  
gorgés—eurent-ils disparu dans la fu-  
taie, qu'un cavalier sortait de la poin-  
te du bois, derrière eux. Son cheval  
était blanc d'écume, mais pourtant il  
l'excitait encore.

C'était Claude Preux de Ribemont.  
Il était vêtu d'une jaquette étroite de

### LE CABINET RUSSE

Pendant que se discutent les chan-  
ces des divers concurrents dont les  
noms ont été mis en avant à propos de  
la succession ouverte par la mort du  
regretté prince Lobanoff, il paraît que  
l'intéressé de savoir exactement com-  
ment se compose le conseil des minis-  
tres russe.

Les ministres sont au nombre de  
dix-sept, dont six ont également le ti-  
tre de secrétaire d'Etat: ce sont MM.  
Dournovo, président du comité des  
ministres; le comte Delianow, instruc-  
tion publique; Pobédonostzew, pro-  
cureur général au Saint-Synode; de  
Rennenkampf, chef de la chancellerie  
de l'empereur; Koulomzine, gérant  
des affaires du comité des ministres.  
M. Witte, ministre des finances, est le  
dernier en date des secrétaires d'Etat.  
Il a été nommé par un décret spécial à  
l'époque des fêtes du couronnement.

Le prince Lobanoff était également  
secrétaire d'Etat.  
Les autres sont MM. le comte Wo-  
ronzow Daschkow, ministre de la  
maison de l'empereur; le général Van-  
nosky, guerre; Gorémkyne, inté-  
rieur; d'Yermoloff, agriculture; Mou-  
raviev, justice; prince Khilkow, voies  
et communications; Philippow, con-  
trôle général de l'Empire; comte  
Protassow-Bakhmèlew, chef de la  
chancellerie privée de l'empereur, gé-  
rant des institutions de l'impératrice  
Marie, Sipiagvine, chef de la chan-  
cellerie des requêtes.

Un amiral remplit les fonctions de  
ministre avec le titre d'aide de camp  
général, gérant du ministère de la ma-  
rine.

### Ge que Goûte Dreyfus

Notre confrère, M. Gaston Calmet-  
te, nous donne dans le «Figaro» un  
aperçu de ce que coûte à la France  
l'ex-capitaine Dreyfus.

L'aménagement de l'île du Diable  
a-t-il coûté fort cher à l'Etat? On ne  
peut le dire, mais on peut le dire en  
français pour la construction des  
deux cases, parce qu'il a fallu les  
monter, puis les démonter à Cayenne  
avant de les embarquer avec tout un  
personnel d'ouvriers.

Les frais de garde ne sont pas moins  
onéreux. Pour cet unique déporté: un  
surveillant en chef, deux surveillants  
de première classe, trois surveillants  
de seconde classe, un surveillant de  
troisième classe, en tout sept surveil-  
lants qui reçoivent un total de 23.000  
fr. de solde, sans compter 10.000 fr. de  
frais de transport pour les ravitaille-  
ments venant de Cayenne et 3.000 fr.  
de supplément de prix pour les vivres.  
On peut ajouter à ces 46.000 fr.  
13.000 ou 14.000 fr. de dépenses.

### La Sûre Maîtresse

Je trouvais Portelac en train de s'ha-  
biller. A trois heures de l'après-midi  
c'était, dans son cabinet de toilette,  
une atmosphère de parfums évaporés  
en l'eau tiède.

Début, près de la fenêtre, il fini-  
sait ses ongles, tandis que, préparé  
par son domestique, sur des chaises  
s'offrait l'étalage du costume, des des-  
sous, des accessoires, et dans un coin  
cette trinité de la sortie: la canne, les  
gants, les chapeaux.

J'avais la certitude de ne pas embar-  
rasser Portelac, qui est sans pudeur  
quand les effets de pudeur ne doivent  
pas le servir, et qui, non sans vanité,  
se laisse surprendre volontiers dans le  
raffinement, très féminin, des soins  
dont il s'entoure.

A l'aise, communicatif, il passa ses  
chaussettes de soie, à fleur de soie, et les  
tira haut dans le cadre de ses souliers  
vernissés; puis le caleçon, dont il palpa  
d'abord, égratigna la toile fine qui,  
contre-jour, se dessinait au soleil.

Maintenant, enfin, il était devant la  
glace, et sur son plastron plissé flou,  
nouait, fixait, baguait sa cravate, en  
s'appliquant.

Portelac allait tendre la main vers  
le complet qu'attendait, moins suave-  
ment, en bonne logique, que ce qu'il de-  
vait recouvrir quand je dis:  
— Parions qu'il y a du nouveau pour  
aujourd'hui.  
— Rien.  
— Tout ceci, c'est pour Madame de  
Moinet, Mme Favre ou...  
— Personne.  
— On ne s'applique pourtant ainsi  
que pour une maîtresse.

Et, sur un étrange silence, Portelac  
répondit:  
— Mon cher, j'ai une maladie de  
cœur.

... Un moment, il sembla jouir de  
son étonnement. Puis:  
— S'exhiber à une maîtresse, qu'est-  
ce, fit-il, à côté de la publicité qui  
vous guette, si tôt que l'on porte en soi  
quelque mal? Se dire qu'à l'instant  
où l'on y songe le moins, on peut être  
terrassé, livré à la rue, à l'attroupe-

ve lours marron qui faisaient ressortir  
ses larges épaules, d'un pantalon du  
même velours pris dans des bottes, et  
coiffé d'un chapeau assez haut, retenu  
sous le menton par une jugulaire. Un  
fusil double à courts canons, passé en  
bandoulière, sursautait à son dos, en  
suivant, dans sa cadence, le galop im-  
pétueux d'un robuste petit cheval du  
pays, doux comme un chien et dur à  
la peine.

Il passa sur le triot, à travers les ge-  
nêts, pareil à une vision, et Céleste  
eut à peine le temps de l'apercevoir.  
La voix des chiens se rapprochait  
toujours; il devenait évident que le  
sanglier allait se faire prendre à quel-  
ques pas du jardin.

En effet, elle le vit tout à coup qui  
sautait sur le chemin, s'arrêtait une  
seconde, se retournait pour faire une  
dernière fois tête à la meute, à bout de  
forces et perdant son sang, et elle  
assistait presque aussitôt à un specta-  
cle bizarre et inattendu.  
La bête s'était laissée acculer au bord  
du fossé, n'ayant plus devant elle que  
le mur clos, harcelée derrière par les  
quatre griffons.

Elle prit un parti et, comme la grille  
était ouverte, se précipita dans le jar-  
din.  
Les griffons s'y précipitèrent à sui-  
te.  
Le sanglier, une énorme bête, enfi-  
lée d'abord la grande allée, puis, effra-  
yé par la vue de la maison qui se dressa  
tout à coup devant lui, se jeta au  
travers des plates-bandes, bouleversant

ment, à la pharmacie, à des mains  
atrocément secourables qui vous dé-  
boulonnent, à mille regards qui vous  
violent, n'est-ce point une autre  
épreuve?

«Un jour, j'ai vu un pauvre diable  
s'abattre sur la chaussée, et je ne peux  
oublier l'angoisse que j'ai ressentie  
pour lui, la confusion, à l'idée qu'il  
n'avait peut-être pas l'habitude de se  
faire présentable. Voyez-vous ce  
tableau de réalité, cette véritable fail-  
lite à l'honneur de la bête humaine:  
être le héros sale d'un accident? Et,  
dès lors, l'intérêt impossible, plus de  
commiseration devant la souffrance,  
mais quelque chose de tristement  
joufflu, comme si la pitié du passant,  
le peuple même, avait pour agir un  
besoin d'aristocratie.

«Est-il nécessaire d'affirmer qu'en  
ce qui me concerne, sur ce point par-  
ticulier, je ne peux connaître d'inquié-  
tude?

«Mais, de ce jour, pour moi mena-  
cé, la terreur de ne pas donner, en  
une occurrence pareille, tout de suite  
à savoir à qui l'on a fait, m'a han-  
tée; il me serait souverainement désa-  
gréable qu'il y eût erreur sur mes  
origines, mes instincts, mes goûts; de  
faire moins honorable figure dans une  
catastrophe que dans un plaisir, et d'a-  
voir l'air de donner raison au Sort en  
lui permettant de montrer qu'il vient  
de frapper seulement quelqu'un qui  
n'était point digne d'entendre la Vie.

«Se préoccuper d'ailleurs de la forme  
où l'on veut être aperçu dans un  
de ces cas de démolition brutale,  
n'est pas plus extraordinaire que de  
s'assurer du marbre à l'avance.

«Je m'habille donc, mon cher, pour  
l'inconnu du malheur, pour être prêt  
au rendez-vous de souffrance et de  
trépas. Demain, aujourd'hui, tantôt,  
qu'importe? Même muet et passif je  
ne paraîtrai pas inférieur, et quand je  
serai dehors, tout à l'heure, je n'ose  
pas vous dire quelle sera ma sécurité,  
ma joie, ce que j'aurai d'orgueil, à  
être ainsi paré à tout, et plus fort que  
le hasard.

— Il n'est pas indispensable, reprit  
Portelac avec un sourire, d'être un  
cardiaque authentique pour philoso-  
pher sur ce ton-là.

«En réalité, on a pu dresser un tel  
catalogue de nos maux; ils font autour  
de nous un siège si formidable, qu'on  
se demande comment on arrive à pas-  
ser une minute à peu près indemne,  
et que cette idée à moi devient au fond  
celle de tout le monde.

«Naguère, oui, tranquillement, heu-  
reusement, on se faisait beau pour  
l'Amour, pour l'Aventure: aujourd'  
d'hui, c'est pour la Maladie, d'une  
rencontre beaucoup plus commune; et  
n'est-ce pas un signe des temps, que  
de la voir installée déjà en patronne,  
celle maigre, sur les terrasses du bou-  
levard où l'on verse le quinquina, à la  
table des cabarets où la grande exis-  
tence, c'est Condillac et Vichy?

«L'air qu'on respire lui appartient,  
où que l'on se tourne elle vous sollicite,  
elle a des étoiles et des bijoux spé-  
cialement pour elle, elle a des grâces  
de Célimène.

«La voilà, la sûre, la chère maîtresse,  
celle à qui l'Époque nous voue,  
qui fait le trottoir comme le logis,  
qui est pour pauvres et pour riches.  
Il n'est pas plus permis de se négliger  
en vue d'elle, qu'il n'était permis à  
Roméo d'escalader en pourpoint cras-  
seux le balcon de Juliette. et il faut  
se la rendre favorable. Aussi, à l'heure

des arbustes, les fleurs, les rosiers,  
les espaliers, brisant les cloches et les  
couches, labourant la terre, faisant  
partout un ravage affreux.

Il n'y avait personne au jardin; le  
sabotier et sa femme n'étaient pas en-  
core sortis et les domestiques étaient  
occupés dans la maison.

Que le sanglier avait épargné,  
chiens, dans leur course furieuse, sem-  
blaient prendre à cœur de l'énanir.  
Ce fut une dévastation complète, un  
désordre irréparable, tout le travail du  
jardinier perdu.

Les chiens gagnèrent sur la bête que  
la perte de son sang avait épuisée et  
qui, après avoir traversé le jardin dans  
toute sa longueur, rencontrant le mur  
de nouveau, se coucha sur le côté. La  
meute la couvra avec rage.

Accablément Claude Preux arrivait  
devant la grille et, d'un coup d'oeil,  
compréhensif ce qui s'était passé. Il y eut  
sur son visage une vive expression de  
contrariété, et il descendit de son che-  
val, qu'il accrocha par la bride à l'un  
des barreaux de la grille. Puis se re-  
tournant du côté du bois, il sonna  
trois coups d'un cornet de chasse.  
C'était un signal, sans doute, car trois  
autres coups lui répondirent, venant  
du bois des Grandes-Ilaves, en haut  
du triot.

(A suivre)



de común acuerdo con la Compañía del F. C. G. del C., han establecido una  
carretera, y una línea de tranvías, que comunican la estación Colon al Hotel y vice versa, y un al-  
comida confortable por el módico precio de un peso oro por persona.  
ando la nueva empresa la protección del público se suscriben.

At. y SS. S.

*Albanell y Raymond.*

**LIMONADES AUTHENTIQUES**  
**BENVENUTO HERMANOS**  
 2454 — Rue Buenos-Ayres — 2454  
 SERVICE SPECIAL POUR CAFES ET FAMILLES A DOMICILE  
**PRIX RÉDUITS**  
 MONTEVIDEO

Primer Instituto Optico Oculistico

PAR MAYOR Y MENOR  
En una casa OLIVER Y SCHNABL, Buenos Aires úni-  
te Florida 171. Sucursal Montevideo, calle 25 de Ma-  
pica, Geodesia, Cirujía, Microscopía, Física, Electri-  
c., etc. Gran surtido en artículos de Fotografía.

**PRECIO FIJO**  
2—CALLE SABANDÍ—162

(ENTRE MISIONES Y ZABALA)

posición permanente de muebles de todas clases, juegos de sala de divós, espejos, consolas, cunudos, juegos de dormitorio de varias clases, mesas de comer, sillones, sillas de Viena y otras clases, roperos con espejo, juegos para el baño, lámparas, floreros, centros, candelabros, jardineras, columnas y todos los objetos que están en exposición permanente en el local del

**PRECIO FIJO**

(ENTRE MISIONES Y ZABALA)

---

**F. ZUGARRAMURDI**  
CIRUJANO DENTISTA  
PECIALISTA EN DENTADURAS COMPLETAS Y PARCIALES

operador en el arte moderno de la profesión como ser: coronas dentales, puentes, perfectas orificaciones y en todo lo que se relaciona con dental.

**HORAS DE OFICINA DE 8 A. M. A 5 P. M.**  
**250-CALLE 25 DE MAYO-250**

**MAAN FABRICA A VAPOR DE CALZADOS**


**Máximo Seré, Hermano y C.<sup>a</sup>**  
 ta cara, especial en artículos de campaña, previene a su numerosa clientela y al  
 general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cum  
 al pedido más exigente.  
**161 — Calle Uruguay — 161**

**ZAPATERIA CIOCCA**  
CASA PREMIADA CON  
Gran Diploma de Honor  
EXPOSICION ITALO-AMERICANA  
CHICAGO 1904


DOS GRANDES PREMIOS  
Exposicion de Chicago 1904

**Variado surtido de calzado de todas clases**  
 para hombres, señoras y niños. — Gran surtido de patines y accesorios para lo mismo. —  
 uniformes baratos y sin competencia.  
**Calle Sarandí número 345 — Teléfono "Uruguay" 881**  
 Local "La Comercial", 23 de Agosto 209, entre Treleña y Trés y Misiones.

HESORO  
 BARCELONA  
 1898



CHICAGO  
 1898  
 (NTEVID

1889  1895

Extracto Líquido; Peptógeno y Peptonizado; [del] doctor [i] Valdez García  
edicado por Villemur y Valdez García.

17B-URUGUAY-17B

*Journal of Interpersonal Violence* 26(10)



